



© ELIAN BACHINI

# ON PENSE, ON DANSE, OU LE CONTRAIRE

Le verbe et le mouvement, la parole et la danse au cœur de cette pièce jouée et légère de Georges Appaix, What do you think ?

Ce bonhomme-là aurait pu être rêveur définitif, ou facteur abstrait échappé d'un film de Tati. Voire haut-parleur enjoué sous un kiosque de place de village. Il est chorégraphe, et c'est bien la même chose. Georges Appaix (dont c'est le huitième accueil à Blois) aurait pu appeler son dernier spectacle *Wapiti*, ou *Wagon-lit*. Mais non, il a préféré *What do you think ?*, on se demande à quoi il a pensé. Il lui fallait un W comme initiale. Parce qu'initialement, c'est le hasard qui a lancé la série. « *La compagnie La Liseuse a été fondée en 1984, confie-t-il. Je me suis rendu compte que les titres de mes trois premiers spectacles commençaient par A : Antiquités, L'Arrière salle, Affabulations. Il a bien fallu passer à B... C'est devenu un jeu.* » Le spectacle *Basta !* n'a pas suffi à arrêter l'emballage alphabétique. Plus de trente ans que ça dure. « *Certains titres venus de l'alphabet se sont révélés déterminants, ont influencé et même transformé les spectacles. Je l'ai parfois découvert a posteriori...* » Son ultime pièce, épilogue et révérence, s'appellera *XYZ*, trois lettres d'un coup pour « *voyager dans l'histoire de la compagnie avec quelques citations, un retour au présent sur les thématiques, les influences et les artistes qui y sont passés.* » Son avant dernière pièce, *Vers un protocole de conversation*, créée en 2014, parlait du dialogue verbal et gestuel entre une danseuse et un homme qui n'y pige que pouic. *What do you think ?* a repris ce couple où il l'avait laissé, et l'a dédoublé, lui-même sur scène, mêlant les mouvements

collectifs et les élans de danse à l'unisson sur le son des Stones, de Bashung, de Dylan. De trois danseurs du protocole de conversation, ils sont passés à six. « *En fait, ce sont des individus, pas des personnages. Ils n'ont pas de continuité psychologique comme au théâtre. Je n'avais pas envie de profils trop univoques qui peuvent changer brutalement d'humeur, de rôle ou d'activité. Il fallait des gens qui aient déjà une certaine maturité en tant que danseur, et une personnalité qui ressorte foncièrement.* » S'il allie écriture de danse et texte à dire, Georges Appaix travaille toujours avec des danseurs, pas des comédiens. Faire prendre son sens au texte ou le perdre, tout un programme : « *On peut travailler sur la dissociation, un peu comme un batteur qui dissocie ses pieds et ses mains. On peut aussi renforcer ce qu'on dit par des gestes, un peu comme les gens du sud quand ils parlent avec les mains... Il y a des tas de pistes à explorer.* » Qu'est-ce qui passe par la tête quand on danse ? « *Ce qu'on pense, pas forcément dans le sens philosophique. Dans la vie on se pose souvent la question « À quoi tu penses ? », à laquelle en fait personne n'a jamais répondu... »*, explique Georges Appaix. *J'aime le côté erratique, hésitant, difficile et incertain qu'on trouve dans la pensée, qui n'est pas quelque chose de rectiligne.* » Sur le plateau, des bouts de bois qui traînent, de la lumière qui hésite à se poser, de quoi dessiner un rapport de lignes et de surfaces où évoluent ces olibrius qui

s'escriment à danser sans penser à ce qu'ils et elles pensent, tout en en parlant. « *Je cherche plutôt une complexité sur le plateau, que rien ne soit immuable, qu'on puisse renverser les situations... J'aime bien, c'est vrai, les structures assez précises, tout en gardant une légèreté, sans aller au bout d'une musique, ni au bout d'une idée, en restant sur une impression de quelque chose d'éthéré. Je crois à la légèreté, opposée à la lourdeur, mais pas opposée à la gravité...* » Mais au fond, « *La danse est-elle purement instinctive, animale, sensuelle, ou au contraire ce serait quelque chose de très cérébral, commandé par le cerveau ? C'est compliqué, mais après bientôt 45 ans à me poser la question, j'ai l'impression que ça commence à s'éclaircir un peu... Je ne suis pas quelqu'un de très analytique. Ça s'accumule juste dans un coin de ma tête.* » Justement, Georges Appaix a une petite idée : « *Je pense que oui, la danse est de l'ordre de la pensée...* » Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE ARTISTIQUE À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION.  
GEORGES APPAIX ANIMERA ÉGALEMENT DEUX ATELIERS DU CYCLE DANSE.

WHAT DO YOU THINK ?  
MERCREDI 9 JANVIER 2019. 20H30  
HALLE AUX GRAINS / 1H



© VINCENT VANHECKE

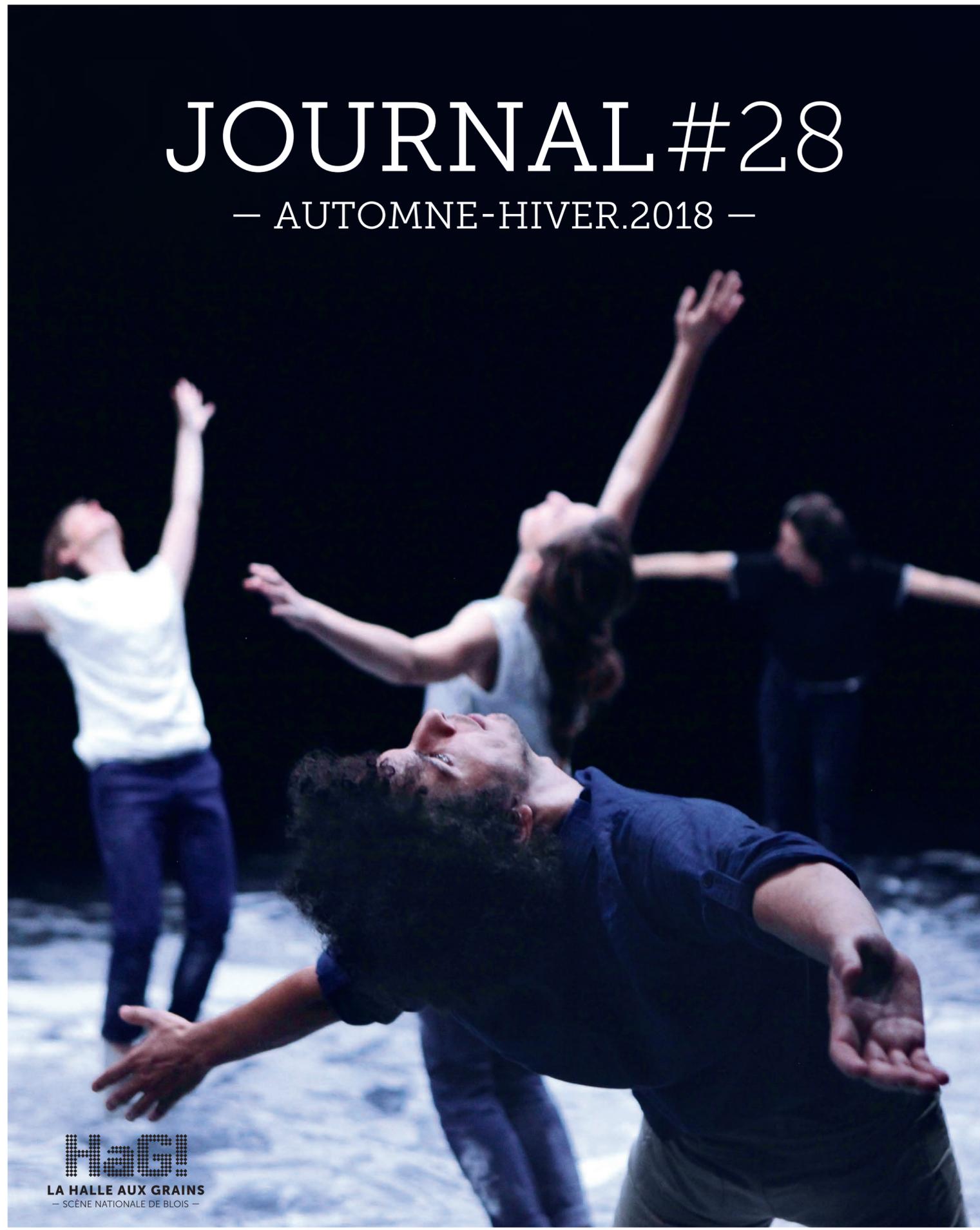
## RIEN À DIRE LEANDRE RIBERA

Leandre Ribera a beaucoup d'humour et de poésie mais il n'a *Rien à dire*, et rarement titre de spectacle aura été aussi juste. Aucune parole n'est prononcée et pourtant une infinité d'émotions circule. Ce personnage drôle et attachant nous ouvre les portes de sa maison, une maison sans mur, pleine de vides, de trous vers l'absurde dans laquelle tout est magique, où tout devient possible.

On y découvre des monstres dans les placards, un cintre vierge en guise de penderie, une machine à laver sous le parquet, une table forcément bancale et une chaise bringue balante. Tout un monde fait de déséquilibres, de rires, de chaussettes volantes, de pluie de parapluies, de miroirs joueurs, de cadeaux surprise, de lampes farouches et de pianos télépathiques... Pendant une heure, Leandre le catalan s'affranchit des codes de la bienséance, multiplie les gaffes et on se retrouve volontiers complices de ce clown « magicien ».

Ne cherchez aucune logique dans ce spectacle, il n'y en a pas ! Mais entrez donc dans sa maison et il vous offrira un instant d'éternité que vous ne serez pas prêts d'oublier !

RIEN À DIRE  
MARDI 18 DÉCEMBRE 2018. 20H30  
MERCREDI 19, JEUDI 20 DÉCEMBRE 2018. 19H30  
HALLE AUX GRAINS / 1H15  
SORTEZ EN FAMILLE + 6 ANS



# JOURNAL #28

— AUTOMNE-HIVER.2018 —

**NaG**  
LA HALLE AUX GRAINS  
— SCÈNE NATIONALE DE BLOIS —



© EDMOND CARRÈRE

# FAUT CE QUI FOLK

*S'inventer des pas de danse contemporaine avec des réminiscences intimes et ancestrales, les partager avec des amateurs, c'est le pari de cette création de la chorégraphe Marion Muzac. Entretien.*

**Quelle est l'origine du projet *Let's Folk* ?**  
**Marion Muzac :** L'idée m'est venue en dormant des ateliers dans les zones rurales et périurbaines, et en y observant l'offre culturelle, et la question des publics familiarisés ou pas avec le spectacle vivant. Bon, Mickael Jackson, on peut l'écouter partout et la musique populaire compose une culture commune forte. Le spectacle vivant, beaucoup moins. Mais hors des villes, les populations ont changé, certaines ont cherché un meilleur cadre de vie à la campagne, ou quitté la ville après y avoir passé du temps comme étudiant.es, ou pour un premier job. D'où cette idée de mesurer ce qu'on peut inventer comme moment d'échanges, et créer, entre un public habitué à la culture et un autre qui ne s'y retrouve pas, des pratiques populaires partant de danses traditionnelles ou de nouvelles danses qui s'en inspirent. Le résultat est à chaque fois différent que ce soit en Dordogne avec des ados d'une cité scolaire, ou dans le Lot avec une association de danses occitanes et une école amateur de danse contemporaine...

**Avant la création comment avez-vous travaillé ?**  
 On a fait des recherches au conservatoire de Toulouse et regardé des vidéos, mais tout en laissant libre cours à nos imaginaires pour composer un corpus de pas et de danses fantasmées. Aimée-Rose et Mathilde sont d'origine espagnole, Mostafa vient du Maroc, moi j'ai des racines auvergnates. Avec la musique en direct du duo Jell-oO,

il y a rapidement eu sur le plateau cette vibration qui déclenche des mouvements instinctifs, spontanés. Le plaisir et l'état d'esprit collectif nous ont vite gagné.

**Comment avez-vous choisi ce duo ?**  
 Je cherchais cette couleur, cette simplicité, avec peu d'instruments. Ils n'avaient jamais accompagné un bal folk ni une pièce chorégraphique mais ils ont très vite su nous porter, nous faire vibrer. Leur sens de l'écoute transpire sur notre travail en commun.

**Ce projet est-il lié à vos pièces précédentes, autour des pionnières de la danse moderne, ou du *Sacre du printemps* côté classique ?**  
 Il y a toujours l'engagement du corps, même si dans les danses traditionnelles il n'y a pas d'auteurs, ce sont plus des pratiques que des pièces chorégraphiques. Dans *Ladies first*, les pionnières (Ruth Saint Denis, Joséphine Baker, etc.) ont fantasmé des danses exotiques, traditionnelles, pour en tirer une écriture contemporaine, un nouveau folklore issu de l'appropriation du passé. La dernière représentation de ma pièce *Le Sucre du printemps*, à Ramallah en Palestine, ça s'est fait avec un groupe d'ados qui ne dansaient que du « dabkeh », qui se pratique dans les mariages...

**Vous parlez d'une esthétique folk...**  
 Disons de pratiques collectives de la fête. Mais il y a aussi une part de rituel, de célébration, autour d'une organisation de l'espace en cercle qu'on trouve tant dans les rondes

enfantines, les cercles bretons, les battles de hip-hop. Et même dans *Le Sacre du printemps* qui a quelque chose de très rituel... L'écriture de la pièce a intégré des figures du folk, la relation à la musique, les pieds qui frappent le sol, le contact main dans la main, les pas issus des gestes des paysans...

**Le spectacle se divise en plusieurs parties ?**  
 Dans les 40 mn de la première partie, deux musiciens, trois danseuses et un danseur professionnels revisitent cette esthétique folk. Dans un deuxième temps, une performance collective de dix minutes invite des gens du public à terminer la pièce avec les danseurs. Je n'avais pas envie d'un bal contemporain, trop dirigiste, imposant ce qu'il faut faire. J'ai préféré proposer un atelier la veille pour une vingtaine de personnes invitées à intégrer la scène finale. Elles reprennent le début de la pièce avec un peu d'aisance, dans un rapport intuitif, de confiance mutuelle, sous une lumière adoucie. Ils comprennent vite que personne n'est ridicule, et que les gens, autour, sont bienveillants. Avec deux heures d'atelier, il ne s'agit pas d'amener des gens au top mais de donner quelques pistes pour être à l'écoute, attentionné, toutes générations confondues.

**En quoi les choix scénographiques tiennent compte du rapport au public ?**  
 Le but de la présentation en « tri frontal », c'est que le public soit autour et proche de la scène, plus englobant, plus resserré qu'une disposition frontale classique.

Les musiciens occupent un côté. La scénographie s'inspire des fêtes traditionnelles, où le maquillage, le henné, finissent par se dégrader avec le mouvement, la chaleur, l'avancée de la fête... Ici, les volutes inscrites au blanc de Meudon, dessinées bien proprement au sol, se brouillent sous nos pas, pour partir en poussière.

**Qu'est-ce qui vous a le plus surpris en jouant cette pièce ?**  
 La proposition est assez simple, pas difficile d'accès, sans être pour autant démagogique, enfin j'espère. Ce qui m'a le plus touchée ? Que des personnes soient émues d'y retrouver des situations de leur propre vie... Une femme m'a dit qu'elle avait eu envie de pleurer. Je ne pensais pas que ce mélange de douceur, d'énergie et de tension pouvait réveiller à ce point des réminiscences intimes...

.....  
**LET'S FOLK**  
 MERCREDI 28 NOVEMBRE 2018. 20H30  
 HALLE AUX GRAINS / 1H  
 SORTEZ EN FAMILLE + 7 ANS



© SYLVAIN GRIPOIX

# LA JOYEUSE CUIVRAILLE

*Happy Mood, un projet de six musiciens chevronnés du jazz d'aujourd'hui, autour de François Ripoché. Des grands noms qui privilégient l'entente, voire la connivence : Glenn Ferris (trombone), Simon Goubert (batterie), Darryl Hall (contrebasse) Steve Potts, François Ripoché (saxophones), Geoffroy Tamisier (trompette), Louis Sclavis (clarinettes).*

Sept pointures sur scène. Six musiciens autour de François Ripoché, le saxophoniste inspirateur de ce projet *Happy Mood*. Pour s'assortir de ces joyeux comparses, il a choisi les qualités des musiciens bien sûr, mais aussi des personnalités ainsi qu'un « sens de la générosité, tant envers les autres musiciens que vers le public. Oui, la générosité, c'est une évidence et une obligation » confie-t-il. La générosité, sur scène, ça se sent. « Les gens qui ne connaissent pas spécialement cette musique le percevront forcément. »

Avant que cet ensemble n'ait pris ses marques, il sait déjà un peu ce que ces musiciens vont pluraliser, bousculer, qu'ils vont enrichir sa partition de départ. « J'ai écrit de la musique bien propre. Je suis certain qu'ils vont la salir, j'ai confiance, jubile François Ripoché. J'ai plutôt envie que si on joue dix fois, vingt fois, ce ne soit jamais le même concert... L'improvisation, c'est l'invention en temps réel. Le but c'est de surprendre. Le pire serait d'entendre quelque chose qui soit proche de mon idée de départ... J'ai écrit de la musique avec mon piano, mais c'est seulement pour amener une couleur. Je veux écouter toutes les propositions. L'improvisation devrait tourner autour de 70%... J'ai en fait de quoi nourrir le concert de A à Z, j'ai prévu des intros, des solos, mais j'ai invité des improvisateurs, des personnalités extrêmement fortes, donc pas uniquement parce qu'ils jouent bien. Vouloir garder une partition fermée aurait été stupide. »

Si l'esprit du free jazz les intéresse, ce n'est pas une filiation directe, le free jazz ne partant d'aucune forme pré-écrite. Pour ce projet, François Ripoché a bien écrit des thèmes, prévu des mélodies, envisagé des arrangements, mais plus comme des propositions que comme des partitions à interpréter strictement. « Je n'ai pas de jugement sur les structures figées, strictes. D'ailleurs, pour le ciné-concert accompagnant le film *Le Ballon rouge* (accueilli à Blois en mars 2016), c'est bien une musique rigoureuse, mais là, ce n'est pas mon projet. » Parfois, sa partition a juste mentionné « accompagner le soliste » mais sans prévoir de notes, juste dans le but de titiller ce soliste, le pousser dans ses retranchements.

Pour ce quasi « all stars », François Ripoché a déjà croisé les notes avec tous, tissés des chorus, pris des solos, sauf avec Glenn Ferris. C'est presque une famille, tout le monde a quasiment joué avec les autres. « Steve Potts, je l'ai rencontré quand j'ai commencé la musique professionnellement, j'avais 22 ans. Ma passion pour le jazz lui doit beaucoup. On a joué en quintet, en sextet, en duo... On s'entend vraiment bien. Au-delà du musicien, j'aime sa philosophie de la vie. Aujourd'hui il a 73 ans, il est en pleine forme. Avec Louis Sclavis, c'est plus récent, on s'est rencontré il y a cinq six ans, mais on s'est aussitôt très bien entendu, musicalement, artistiquement, humainement... » L'autre ciment de cet ensemble, c'est donc une grande dose de confiance réciproque, et même plus, de connivence. « Pour que chacun se sente libre d'improviser, trouve sa place, ce qui n'est pas toujours si évident que ça. » « Je viens des harmonies municipales, j'aime le côté 'cuivraille'. » Cette profusion d'instruments a vent n'implique pas pour autant un remake des fanfares du style de celle de la Nouvelle Orléans. Mais la gaité de ces orchestres qui jouaient dans la rue, dans les bordels, les cabarets, a porté une vitalité dont se réclame François Ripoché avec *Happy Mood*.

C'est plus un morceau primesautier et entraînant du saxophoniste Eric Dolphy, *Music matador*, millésimé 1963, qui inspire l'esprit du septet. « Je l'ai écouté tous les matins au réveil pendant des semaines. Ça met dans un état plutôt positif... » Autres références inspirantes, la fanfare de Mingus ou les formations d'Ornette Coleman. La master class qui accompagne le concert est dans le même esprit (le 3 décembre pour les élèves du conservatoire de Blois). « Steve Potts, Louis Sclavis, Simon Goubert je les ai déjà vu faire en stages, ils sont fantastiques. D'abord, ils aiment bien les gens et ils aiment bien leur métier. Pour ma part j'enseigne dix heures par semaine, ça m'intéresse bien aussi. Pas pour dire c'est comme ça qu'il faut faire, mais plutôt c'est comme ça que certains ont fait... »

.....  
**HAPPY MOOD**  
 MARDI 4 DÉCEMBRE 2018. 20H30  
 HALLE AUX GRAINS / 1H25 / CRÉATION



© JULIE CHERKI

EN ÉCHO AU SPECTACLE  
 DANS L'ENGRENAGE

# STAGE DE HIP-HOP

ANIMÉ PAR  
**MARINE WRONISZEWSKI**

La compagnie Dyptik propose un laboratoire chorégraphique autour du travail de création : l'objectif étant de plonger les participants dans un univers défini, de les guider vers une expression corporelle particulière, tout en laissant la place à leur libre interprétation. Ce stage allie technique et recherche chorégraphique en s'appuyant sur le thème de la pièce : « Trouver une place, aussi fragile soit-elle. Se battre. Pour y arriver. Se battre. Pour la garder. Au-delà des rouages. Au-delà des conventions. Au-delà de l'intérêt commun. Au-delà des libertés individuelles. Jouer des règles pour se maintenir. Quitte à transgresser. Quitte à porter préjudice. Quitte à ce que ceux qui le subissent se soulèvent. Eux, ils croient en un meilleur. Eux s'engagent. Envers et contre tous. Contre tout. À bout de bras. Ils se battent. À bout de force, ils construisent. Autre chose. Autrement. Ils fondent le nouveau. Pour eux. Pour exister. Pris dans l'engrenage, ils se confondent. Se fondent dans la masse. A nouveau. Pour combien de temps ? »

## CLIN D'ŒIL...

Parmi les danseurs de *Dans l'engrenage* (le 11 déc. à la HaG) il en est un, Elias Ardoïn, qui rêvait d'être danseur depuis toujours. Enfant du pays (Contres) il a pratiqué le hip-hop au sein des stages de danse programmés par la HaG ; il a participé à la création de Robyn Orlin en 2014 (*With astonishment we note the dog... part 4*) avec de jeunes danseurs blésois puis il s'est formé auprès de différentes compagnies professionnelles avant d'être repéré par le chorégraphe Mehdi Meghari et d'intégrer la compagnie Dyptik. Joli parcours !

.....  
**SAMEDI 12 JANVIER 2019. 14H30 > 18H30**  
**DIMANCHE 13 JANVIER 2019. 10H > 15H**  
 THÉÂTRE NICOLAS PESKINE